

Du jazz en livres... Comment devient-on un génie ?



John Coltrane, saxophoniste ténor et soprano, a révolutionné les mondes du jazz et au-delà. C'est le dernier génie en date du jazz. Il représente la quintessence de ces années 60, années de révolte, de colère, de barbarie et d'espoirs. Il fait entendre dans son jeu incandescent, dans le « son » qu'il réussit à trouver à force de travail, cet ensemble, qu'il sait aussi dépasser pour rester notre contemporain. Toutes ses interrogations restent les nôtres.

Jusqu'à présent, aucun livre n'avait su lui rendre toutes ses dimensions. A la fois musicales, spirituelles, humaines et biographiques tout en insistant sur l'essentiel qui se dérobe, le génie. Lewis Porter l'a fait et Vincent Cotro l'a traduit tout en apportant sa propre touche à ce portrait d'un homme dans son temps projeté hors du temps, construisant un espace-temps singulier en voulant se perdre dans la musique sans jamais vraiment y réussir. Il dira « je sais toujours où je vais ». L'auditeur arrive à en douter quelquefois, tellement il est pris dans ce tourbillon. Il doute de ce qu'il entend. L'intérêt de ce livre est là aussi. Mettre sur le papier la musique

de Coltrane. Tout le monde ne lit pas la musique mais la reproduction de ces partitions permet de comprendre la méthode mise en œuvre. Car méthode il y a.

Cet homme voulait faire le bien en construisant une musique de l'universel en puisant dans toutes les cultures, pas seulement indienne comme on l'a dit trop souvent. Les méthodes d'apprentissage – Hanon pour les pianistes – lui ont beaucoup servi. Il les a prises, comme tout ce qu'il touchait, au sérieux pour se donner une chance d'exister. Tout comme Aragon⁽¹⁾, il a passé sa vie à travailler son saxophone et à créer de la musique que personne n'avait jamais entendue. Aragon, lui, a voulu exister par les mots, par le langage en refusant la vie. C'est un peu la même trajectoire, marquée aussi, dans les deux cas, par l'absence du père.

Lewis Porter, pianiste lui-même, a voulu tout vérifier de la biographie de Trane – tout le monde l'appelle comme ça – pour redonner son parcours. Il commence par l'esclavage, rappelant que les noms de famille des Noirs provenaient des maîtres Blancs... Coltrane serait un nom d'origine écossaise... Ces noms passant de Blanc



Comment analyser la naissance du capitalisme en Europe Le devenir du passé

Les historiens se sont souvent penchés sur les origines du capitalisme. Comment naît un nouveau mode de production ? Quelles sont les conditions principales, structurelles ? Les conjoncturelles ? Alain Bihl, dans la suite logique de son plan de travail annoncé dans *La reproduction du Capital* a voulu répondre à ces questions avec une méthode d'investigation qui part de Marx tout en se servant de toutes les recherches plus ou moins récentes qui ne viennent pas infirmer les concepts de cette théorie. Il voudrait intégrer Max Weber à cette grille d'analyse, tout en le critiquant à la lumière du champ théorique marxien. Il retrouve ainsi la critique que Jean-Marie Vincent adressait à Luckas en particulier – et à Adorno dans une moindre mesure – qui, en acceptant le cadre théorique de Weber ne pouvait comprendre la loi de la valeur, la réduisant au simple calcul économique.



Depuis la thèse d'Isaac Joshua, on part de l'idée que le rapport de production capitaliste préexiste au capitalisme, que la contradiction entre rapports de production et forces productives ne peut, à elle seule, expliquer l'avènement de ce mode de production. Il faut aller plus loin. Le capitalisme marchand seul ne suffit pas non plus. Pas de passage mécanique de l'échange de marchandise, du marché – cette critique s'adresse d'abord à Henri Pirenne et, au-delà, à tous les libéraux qui font du marché l'alpha et l'oméga de toutes leurs explications – au capitalisme industriel, à l'accumulation du capital. Sinon, le capitalisme se serait d'abord manifesté en Chine et en terre d'islam. Il faut donc rendre compte de cette société, de ce mode de production particulier qui existe au Moyen Âge. Le féodalisme est un système décentralisé permettant que naissent dans ses « mailles » les prémices d'une autre organisation sociale. Il fallait dans le même temps, le commerce

et les banques et un certain nombre d'autres conditions qui, pour être conjoncturelles, ont joué un rôle de catalyseur.

Cette thèse redonne à Marx sa place essentielle dans l'analyse des règles de fonctionnement du Capital, de ses modalités. L'économie ne suffit pas. Il faut rendre compte de l'ensemble des faits politiques, la synthèse de toutes les sciences sociales, terme forgé pour passer à côté de la vision globale de ce mode de production. A éclater les « instances », la réalité du mode de production s'évanouit.

Le passé sert donc pour comprendre le présent, mais surtout le devenir du Capital. Nous ne sommes pas aussi éloignés qu'il le semble à première vue de la « mondialisation ». Le concept de « devenir-monde du capitalisme » permet de situer cette plongée. Il signifie que dès la naissance, le rapport de production capitaliste incluait son futur, son devenir. A la lumière de ce devenir, il est possible d'appréhender le passé pour ensuite comprendre le monde.

Ce travail interroge et suscite aussi des débats. Sur



au Noir reflètent à la fois le racisme de la société américaine et le brassage des populations sur la plantation, un endroit clos, il faut le rappeler.

Un livre complet permettant de commencer à dresser un portrait ressemblant de celui que personne ne peut écouter sans en être durablement transformé. Là est le mystère ! ●

NICOLAS BENIES

1) Voir les « Œuvres poétiques complètes », deux volumes, Pléiade/Gallimard.

Lewis Porter, *John Coltrane, sa vie, sa musique*,

Editions Outre Mesure/Contrepoints, 32 euros.

ope ?

la place de l'Etat dans la construction du capitalisme. Ce concept est le point aveugle de tout le Capital, l'œuvre majeure de Marx. Il faut le réintégrer au niveau d'abstraction de la loi de la valeur pour en déduire que sans l'Etat capitaliste – « capitaliste collectif en idée » écrit Marx dans « l'Anti-Dühring » – le mode de production capitaliste n'aurait pu naître dans toute sa plénitude. L'Etat est donc un concept-clé qui fait partie des nécessaires élaborations théoriques d'aujourd'hui. Pour dire que ce livre-là n'est pas seulement rétrospectif mais pose aussi des questions théoriques d'avenir, du nôtre. ●

NICOLAS BENIES

La préhistoire du Capital. Le devenir-monde du capitalisme de Alain Bihl, Page deux, 38 euros.

Maigret a 75 ans... Retour sur Simenon

Les éditions Omnibus ont décidé de rééditer – éditer serait plus juste – toutes les enquêtes du commissaire Maigret en 10 volumes. Cinq sont déjà disponibles – un sixième doit paraître en juin et le dixième est prévu pour février 2008. A relire ces enquêtes dans l'ordre chronologique – ce « degré zéro » du classement comme l'écrivait Barthes – apparaissent à la fois des constantes et des conjonctures. Commençons par les deuxièmes. Le contexte de l'époque d'écriture est très prégnant. Paris est celui des années 30 puis 50, un Paris aujourd'hui disparu⁽¹⁾. Les questions politiques de ces périodes apparaissent aussi en filigrane. L'ordre a cette conséquence sur notre lecture. Elle n'est plus éclatée et oblige à des interrogations nouvelles.

Dans les constantes, c'est d'abord la méthode du Commissaire, méthode proche de tous les régimes autoritaires. Il ne connaît pas les droits de la défense. Pour lui, le criminel est criminel. Rien ne viendra le détourner de cette évidence. Il accumule toutes les preuves à charge. Aucune à décharge. Il ne se trompe jamais. Le mythe du chef – du « Führer » bien sûr – n'est pas loin. Il se sert des découvertes de Freud pour asservir et non pas pour libérer. Le coupable pourtant, et quoi qu'il en pense, est inscrit dans une réalité socio-économique. Il ne donne pas l'impression de croire à une inscription dans les gènes contrairement à un nouveau président de la République. Maigret comme Simenon, ce n'est pas le moindre de ses défauts, est sexiste, pas seulement dans ses relations avec sa femme, avec toutes les femmes... Il est aussi antisémite. Fondamentalement. Cette dimension que l'on retrouve aussi chez Céline – une des influences les plus importantes de Simenon – s'estompée au fur et à mesure de la vieillesse de l'écrivain qui veut faire oublier son engagement dans la collaboration.

Dans ces conditions, faut-il lire, relire Simenon ? Ces enquêtes ne sentent-elles pas le souffre ? A l'évidence. Mais le talent – allons jusqu'à « génie » pour certaines œuvres – n'est pas lié aux engagements politiques de l'auteur. C'est dommage, certes, mais c'est une réalité. Maigret n'est pas l'ange de la mort, plutôt le révélateur des tares de la société capitaliste qui ne connaît que le poids de la richesse pour juger les individus. La marchandisation est dénoncée, paradoxalement. Jamais n'est oubliée l'analyse psychanalytique et sociologique. Maigret vit au-delà de Simenon. Pour s'en convaincre, il faut lire les rééditions des œuvres de Simenon où le Commissaire n'apparaît pas⁽²⁾. Il y manque quelque chose et pas seulement parce qu'il a pris sa place dans nos mondes... ●

NICOLAS BENIES

1) Léo Mallet dans *Les nouveaux mystères de Paris* décrira aussi cette Ville engloutie.

2) Par exemple, *Quartier nègre* ; *La maison des sept jeunes filles* et *Les clients d'Avrenos* chez Folio Policier – collection à recommander rééditant tout ce que le polar comme le policier comptent d'auteurs importants. Des brouillons des enquêtes futures...

Tout Maigret, Omnibus, 24,50 euros chaque tome, avec des photographies commentées par Michel Carly, un appareil de notes permettant de comprendre comment sont nées ces œuvres, un travail éditorial passionnant. Une sorte de leçon d'histoire...



Pour les élèves du collège Mémoire de l'abolition de l'esclavage

« Monsieur, dit à Candide le Nègre étendu à terre, c'est l'usage : quand nous travaillons aux sucreries et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.... »



Une première partie traite « du servage et la traite des noirs », avec les articles du Code noir édicté sous Louis XIV, des extraits de *Tamango* de Prosper Mérimée, de *Candide* de Voltaire et de *La Case de l'Oncle Tom* d'Harriet Beecher-Stowe. Une deuxième relate le long chemin de l'abolition avec un rappel de la guerre de Sécession, des extraits de *L'Esprit des lois* de Montesquieu, de *l'Adresse à l'Assemblée nationale* de Jacques Brissot pour l'abolition de

Pour la deuxième année consécutive, l'Etat français a décrété le 10 mai journée de la mémoire de l'abolition de l'esclavage. Dans notre département, les cérémonies officielles se sont réduites à la lecture imposée de quelques articles du décret d'avril 1848 et d'un poème de Marceline Desbordes-Valmore (dont tout le monde connaît le combat contre l'esclavage !!!) choisi, je suppose, pour son titre, *L'esclave et l'oiseau*, en fait, plus une métaphore sur l'esclavage de l'amour qu'un texte engagé sur ce crime contre l'humanité !

Pour informer les élèves de tous les aspects de l'esclavage, est paru l'an dernier un remarquable outil pédagogique avec lequel j'ai travaillé cette année : *C'est à ce prix que vous mangez du sucre...*

Ce livre constitue tout d'abord un formidable support historique. Il commence par la définition de l'esclavage par le chevalier de Jaucourt dans l'Encyclopédie : « L'esclavage est l'établissement d'un droit fondé sur la force, lequel droit rend un homme tellement propre à un autre homme qu'il est le maître absolu de sa vie, de ses biens, de sa liberté ». Définition à compléter par celle de l'historien américain Moses Finley qui définit les trois grandes composantes de l'esclavage : « le statut de propriété de l'esclave, le caractère absolu du pouvoir qui s'exerce sur lui et son éviction des liens de parenté ». Cette première partie est illustrée par des textes de Sénèque, d'Aristote et montre que le christianisme, en apportant des garanties morales au maintien de l'esclavage, l'a renforcé alors qu'il avait décliné jusqu'à son extinction.

la traite des Noirs par la Société des amis des Noirs en 1790, des réflexions de Condorcet sur l'esclavage, et le discours intégral de Robespierre à l'Assemblée constituante en 1791. Le retour avec Napoléon de l'esclavage dans les colonies est aussi traité, suivi des rebellions de Toussaint Louverture, des combats de l'Abbé Grégoire et enfin de l'action efficace de Victor Schoelcher qui aboutira au décret abolitionniste du 27 avril 1848.

La partie consacrée au devoir de mémoire est marquée par les textes et les poèmes d'Aimé Césaire, textes forts qui secouent les bonnes consciences : « La négraille aux senteurs d'oignon frit trouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté. Et elle est debout la négraille. » La loi Taubira et ses articles concluent cette partie.

Une dernière partie conclut l'ouvrage sur la lutte contre l'esclavage moderne.

Ce livre comporte aussi des dossiers multiples et complets qui séparent les différents chapitres, des illustrations, une bibliographie, une filmographie.

Il est indispensable pour aborder les tenants et les aboutissants de l'esclavage avec les élèves. ●

JOELLE IMBERT (HAUTES-ALPES)

► C'est à ce prix que vous mangez du sucre...

Les discours sur l'esclavage d'Aristote à Césaire, Flammarion, 4 euros.

Et aussi...

✓ On peut se servir, pour les plus jeunes, du livre édité chez Gallimard Jeunesse : *Sur les traces des esclaves* (10 euros).

✓ Pour le lycée, l'anthologie de Flammarion peut être complétée par l'essai et l'anthologie de M. Métoudi et J.P.Thomas, *Abolir l'esclavage* (Gallimard, 8 euros) dont l'analyse et le recueil de textes sont remarquables.

✓ De la traite et de l'esclavage des Noirs de l'Abbé Grégoire a été récemment réédité (Arlea, 8 euros) avec une préface d'Aimé Césaire : « les paroles de l'Abbé Grégoire sont celles qu'un petit-fils d'esclave ne peut relire sans émotion. »

✓ Dans les textes et dossiers, dans la Bibliothèque Gallimard, un témoignage autobiographique : *La vie de Frédéric Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, ouvrage recommandé à partir de la classe de quatrième (10 euros).

✓ Enfin, pour les enseignants, un exposé de Hugh Thomas sur la traite transatlantique dans la collection Bouquins de Robert Laffont : *La traite des Noirs de 1440 à 1870* (30 euros).

J. I.



POUR LES PLUS JEUNES...

Des mangues et des enfants sans-papiers

Momo est un enfant africain qui rêve de partir « de l'autre côté du monde ». Malgré une juste appréhension d'un univers qu'il ignore, il est certain que dans l'« autre monde », il pourra travailler pour nourrir ses sœurs et soigner sa mère qui pleure trop. Au fur et à mesure que



les saisons passent, il convainc son amie Khady de l'accompagner dans ce grand voyage.

Le jour dit, ils se fauillent au milieu des mangues dans un camion qui les amène au port et où ils sont chargés

dans un de ces grands bateaux qui transportent les fruits qu'ils ont vu mûrir en même temps que leur projet. Cachés au milieu de cette cargaison familière, ils sentent déjà l'oppression d'un univers hostile que traduisent les couleurs sombres de cette partie de l'album.

Avant même que le bateau ne soit arrivé à destination, les deux clandestins sont découverts. On leur demande leurs papiers. Momo n'a guère qu'un article de journal sur l'équipe nationale de foot et Khady un poème qu'elle avait recopié. Mais ils comprennent vite qu'aux yeux du capitaine, ce ne sont pas de vrais papiers et que c'est un problème.

« On voulait partir avec les mangues de l'autre côté du monde » dit simplement Momo. Oui mais voilà, les mangues, elles, elles ont des papiers ! L'autre monde veut bien des mangues mais pas de Momo et Khady.

De retour chez eux, Khady tentera de consoler leur amertume en soufflant à son ami « toi et moi ensemble, nous sommes le monde entier », et précise : « chacun une moitié, à égalité ». Oui c'est bien cette égalité qui est refusée entre ceux d'ici et ceux de là-bas, entre les mangues et les hommes, qu'il s'agit de construire nous-mêmes. Une fable d'Yves Pinguilly sur de très belles images d'Aurélia Fronty pour dire l'injustice d'un monde qui réserve la liberté pourtant fondamentale de circuler aux seules marchandises et la dénie aux hommes. Un album, hélas, tout empreint d'une actualité toujours plus brûlante. ●

STÉPHANE MOULAIN

Yves Pinguilly, Aurélia Fronty,

Même les mangues ont des papiers,

Rue-du-Monde, 14 euros.

Des femmes nues

Zazie est une petite fille qui se sent plutôt agressée par les multiples publicités montrant des femmes nues un peu partout autour de chez elle et qu'on retrouve « jusque dans le regard des hommes » au point de se sentir mal et d'avoir « l'impression d'être nue, elle aussi ». Alors avec copines et copains, elle entreprend de couvrir les indécentes images.

Un drôle d'album pour dénoncer la marchandisation de la nudité des femmes. Les images des enfants et de la rue, issues de photos saturées de couleurs primaires et criardes, s'opposent à celles des publicités pâles et ternes.

Sur un tel sujet, on aurait pu sombrer dans une pudibonderie desséchante mais rien de tel dans cet album rafraîchissant puisque les mêmes filles qui rhabillent les panneaux publicitaires revendiquent le droit de se baigner nues, opposant ainsi la vraie liberté de la nudité à la triste exhibition contrainte des corps offerte par des publicités dévalorisantes.

Malgré un abord pas forcément facilité par les choix graphiques, cet album s'avère particulièrement utile, ouvrant de nombreuses possibilités de questionnement autour de l'usage marchand de la nudité féminine dans la pub, sujet d'autant plus judicieux et pertinent qu'il est habituellement traité par le mépris.

STÉPHANE MOULAIN

Thierry Lenain, Magali Schmitzler, **Mademoiselle Zazie et les femmes nues,**

Ed. OÙ sont les enfants, 12,3 euros.



Femmes à la mauvaise réputation

Dans un petit village de montagne que les siècles semblent bien peu avoir affecté vit Najwa, une femme très occupée avec ses deux enfants, sa maison, sa chèvre et son potager. D'un tempérament plutôt agité, elle a du mal à accepter ce que lui dit la vieille Oum Khalifé, dont l'autorité pourtant est d'habitude incontestée, à savoir de rester couchée si elle ne veut pas perdre son bébé. Son mari croit avoir trouvé le moyen de la tenir tranquille : il ramène de la ville une télé. Au village, seuls l'instituteur et le maire du village en ont une. Bref les gens normaux n'en ont pas. Et Najwa a peur du mauvais œil que pourrait attirer ce nouvel objet qui représente une ouverture sur un monde qu'elle ignore. Et puis, surtout, elle a peur de la mauvaise réputation qu'elle risque d'avoir dans le village si les autres femmes apprennent qu'elle passe ses journées à se prélasser dans un lit en regardant une télé...

Effectivement les femmes du village ne vont pas manquer de médire sur Najwa, mais finalement, l'arrivée de la télé dans ce village reculé va être un facteur d'émancipation pour ses habitantes.

Derrière son ton faussement badin, ce conte malicieux nous dit beaucoup sur l'irruption de la modernité porteuse de nouvelles valeurs dans un monde rural pétri de traditions ancestrales parfois étouffantes.

STÉPHANE MOULAIN

Kochka, **Najwa ou la mauvaise réputation,** Grasset-Jeunesse, 6,80 euros.



En plein dans la gueule

Denis Robert est un journaliste qui était connu pour ses enquêtes sur la finance internationale et ses révélations sur Claerstraem. Il est maintenant devenu célèbre, à son corps défendant, depuis que la justice s'acharne sur lui, en tant que lampiste, dans l'affaire du même nom.

Il vient de sortir, en pleine complicité avec un plasticien, Philippe Pasquet, un livre d'art particulièrement percutant. Le premier a fait des textes courts et variés. Cela va du pamphlet contre la finance, le capitalisme et ses perversités, jusqu'au poème, en passant par la confiance militante. Le second a coulé ces textes dans des graphismes mal structurés, à l'aspect un peu primitif et qui créent un climat de violence d'une rare cruauté. Un trait rapide parsème les pages de dents arrachées, d'éléments de squelettes et de gentils petits lapins explosés par une tache rouge. Sans oublier les graphitis sur des murs lépreux...

Un des textes lance : « Fais des livres comme des pavés ». Programme rempli. Un beau livre qui confirme ce que rappelait la présentation de Guernica dans la dernière revue : l'art peut représenter de façon militante l'horreur.

JEAN-FRANÇOIS QUANTIN

Denis Robert et Philippe Pasquet, **Dominations,** Editions Hugo et Compagnie, 30 euros

